

DÉFINITION STRATIFIÉE DE LA VÉRIDICITÉ

Denis VERNANT

La philosophie occidentale se définit depuis l'origine comme quête du vrai. De Platon à Tarski¹, la vérité fut son objet premier. Dès lors, la question philosophique par excellence est celle de la *définition* du vrai. C'est précisément cette question que nous voudrions réexaminer ici.

0. La définition philosophique

La recherche d'une définition du vrai impose une réflexion préalable sur la méthodologie de la définition philosophique. Selon nous, toute définition proprement *philosophique* doit répondre aux deux réquisits suivants : une analyse dialectique préalable ; un traitement stratifié de la complexité de ce qui est à définir.

0.1. L'analyse dialectique

Aristote nous a appris que tout traitement philosophique d'une question doit commencer par l'examen de la signification des termes employés, de la diversité des argumentations utilisées, et de la valeur des idées communément admises². Le Stagirite n'avait pas attendu la philosophie analytique pour pro-

1 Sa devise, démarquée de l'adage antique, était précisément : *Inamicus Plato sed magis amica veritas* !

2 Cf. *Topiques*, trad. par J. Brunschwig, Paris : Belles Lettres, 1967, 1,1, 100 a 18-21 & 1,2, 101 a 34-36.

poser une présentation et une analyse langagière de la question. À cette analyse langagière initiale, il adjoignait un examen dialectique permettant initialement de parcourir et de critiquer le lieu commun [*topos*] où s'échangent les significations admises et l'opinion courante [*doxa*].

Pour ce qui concerne la signification du terme « vrai » appliqué à la quête philosophique, nous écarterons d'emblée les usages où ce terme fonctionne comme qualificatif d'objet, c'est-à-dire d'entité extra-langagière, synonyme de *véritable* (« C'est un vrai socialiste »), d'*authentique* (« C'est un vrai Delacroix »), de *juste* (« Il joue vrai »), de *fidèle* (Ce tableau est criant de vérité)»³.

Outre le traitement langagier de la question, nous assumerons la *nature langagière* de ce qui est à définir. Aussi interpréterons-nous le terme « vrai » comme prédicat d'une *entité langagière* (dont le statut sera précisé progressivement). C'est pourquoi la question deviendra celle non du vrai, mais de la *véridicité* : de ce qui est *dit vrai*⁴. Ce faisant, nous retrouvons, en-deçà même d'Aristote, l'affirmation fondatrice de la nature discursive, et, mieux, *dialogique* de l'exercice philosophique tel qu'il ressort

3 Il convient par ailleurs de distinguer la problématique de la véridicité de celle de la véracité, cf. D. Vernant (1997, chap. IV, 59-85). Voir aussi G. Frege (1971, 171) (« Recherches logiques, 1 La pensée ») : « On n'emploiera pas le mot [vérité] au sens de "vérace" ou "sincère", ni au sens qu'il reçoit dans les questions d'art, par exemple quand on traite de la vérité dans l'art, quand on donne la vérité comme but à l'art, quand on parle de la vérité d'une œuvre d'art ou d'un sentiment vrai. On peut aussi placer le mot "vrai" devant un autre mot pour dire que ce dernier doit être pris dans son sens propre, non adultéré ».

4 Toute l'œuvre de Jean-Blaise Grize, à l'hommage duquel nous sommes heureux de nous associer ici, témoigne de cette nécessité d'aborder les aspects épistémologique, logique, et psychologique dans et par l'analyse des langages formels et naturels, des schématisations symboliques, et des interactions sociales. À noter qu'on attribue souvent la vérité à la croyance, mais celle-ci, dans la conception représentationnelle, s'interprète en termes d'*attitude propositionnelle*. Sur la nature des « états mentaux », cf. D. Vernant (2008, chap. VII).

de la pratique socratique et de la méthode « dialectique » des Mégariques⁵.

Quant à l'opinion courante, massivement et presque exclusivement admise, il s'agira, bien entendu, de la définition correspondantiste traditionnelle. Nous en rappellerons initialement les critiques principales. Pour sortir de l'impasse à laquelle conduit inéluctablement l'approche représentationnelle et réaliste qu'impose cette définition correspondantiste, nous devons alors adopter une démarche actionnelle et constructiviste.

0.2. La stratification de la question

Secouant le joug de la tradition imposée par la reprise platonicienne⁶, nous poserons la question de la véridicité en revenant aux intuitions inaugurales et en les enrichissant des développements conceptuels et analytiques autorisés par les recherches contemporaines sur le langage et son usage dialogique.

Afin d'assurer clarté, rigueur et précision dans la définition de ce phénomène complexe qu'est la véridicité, nous développerons une *approche stratifiée* qui, pas à pas, en examinera les aspects logique, pragmatique, dialogique, et enfin praxéologique. Chaque niveau, conformément à ses propres contraintes, fournira un apport spécifique à l'enquête philosophique globale.

Le niveau logique, essentiellement tarskien, proposera une définition liminaire de l'usage *sémantique* du prédicat de vérité appliqué aux *énoncés*.

5 Chez les Mégariques, la pratique « dialectique » de l'échange questions/réponses fut systématisée pour devenir une méthode discursive et rationnelle d'établissement du vrai, cf. R. Muller (1988, Partie 2, chap. III).

6. Platon opéra un glissement de la pratique philosophique à sa représentation théâtrale, de l'échange oral à sa restitution écrite. De la maïeutique socratique ne subsista plus que son ombre, du dialogue effectif, sa relation dialogale. La méthode dialectique fut ravalée au statut de propédeutique à la Réminiscence comme souvenir de la contemplation des vérités éternelles, cf. notamment la fin de l'interrogatoire de l'esclave dans le *Menon*, 86b-86e.

Le niveau proprement pragmatique, avec Austin, traitera des *énonciations* déclaratives engageant un rapport du locuteur au vrai. Il permettra d'esquisser une définition illocutoire des *actes véridictionnels*.

Le niveau dialogique fournira ensuite les règles du *jeu véridictionnel* permettant de s'accorder aussi bien sur la validité formelle des dialogues *a priori* que sur la « vérité matérielle » des discussions prosaïques. L'enjeu sera celui d'une *Logique Dialogique de la Véridicité*.

Enfin, le niveau praxéologique permettra de rendre raison en termes résolument actionnels des rapports des mots aux mondes, du langage au « réel ». La distinction d'une pluralité de *registres de véridicité* permettra de déterminer pour les différents champs concernés les règles d'évaluation méthodique de la véridicité.

Cette approche stratifiée autorisera seule une *définition philosophique complète de la vérité* en permettant une analyse conceptuelle de la notion, de ses usages, de ses porteurs, ainsi que des critères du vrai.

Sans pouvoir ici entrer dans les détails à chaque niveau, ni même en proposer la formalisation que nous avons développée ailleurs, nous espérons en dire suffisamment pour étayer notre présente thèse selon laquelle la question *philosophique* de la vérité requiert une *analyse stratifiée* du concept de *véridicité*.

1. La tradition correspondantiste

Pour le sens commun, la vérité ne fait pas véritablement question. Il suffit de constater qu'il fait beau pour garantir la vérité de l'énonciation « Il fait beau ». À ce niveau de généralité, tout le monde sera d'accord. Reste à interpréter précisément ce que cela signifie. Or, la tradition philosophique vient immédiatement proposer son *interprétation correspondantiste* :

l'énonciation « Il fait beau » est vraie si elle correspond au fait constaté selon lequel il fait beau.

Cette conception, qui remonte à Platon⁷, est encore soutenue par le Wittgenstein du *Tractatus*. La correspondance entre la proposition-image [*Satz-Bild*] et le fait dont elle est l'image est alors interprétée en termes d'*isomorphie structurelle* et de loi de projection :

Le disque de phonographe, la pensée musicale, la notation musicale, les ondes sonores sont tous, les uns par rapport aux autres, dans la même relation représentative interne [*jener abbildenden internen Beziehung*] que le monde et la langue. À tous est commune la structure logique⁸.

Cette réinterprétation, apparemment rigoureuse en ce qu'elle fait appel aux concepts fondamentaux de la logique des relations⁹, semble apporter une définition satisfaisante et par là-même définitive. Cela semblerait justifier le fait que l'homme de la rue se repose sur son solide bon sens et que le philosophe continue de dormir de son sommeil dogmatique. Et pourtant, cette définition correspondantiste de la vérité, si répandue soit-elle, ne saurait résister à un examen un tant soit peu attentif.

2. Critique de la conception correspondantiste

La conception correspondantiste traditionnelle peut faire l'objet de plusieurs critiques. Nous n'en retiendrons pour notre propos que trois principales.

La première porte sur la possibilité d'un découpage structurel qui soit apte à assurer la correspondance entre la proposition et

7 Cf. le *Sophiste*, 262e-263b.

8 4.014. Voir aussi 3.11, 3.12, 4.0141 et J. Bouveresse (1976, chap. 1, § 6, 176-184). À noter que cette correspondance se *montre*, mais ne saurait se *dire*.

9 Sur la définition logique du concept crucial de structure, cf. D. Vernant (2001, § 3.1.4.4).

le fait. Il ne saurait y avoir toujours *correspondance* termes à termes entre les éléments de l'énonciation et ceux du fait. Russell avait déjà noté que l'énoncé « Socrate précéda Platon » contient trois mots alors que le fait correspondant n'en comporte que deux dans un certain rapport et il avait insisté sur le fait que dès que l'on recourt aux possibilités du langage secondaire qui intègre les connecteurs, la correspondance biunivoque disparaît¹⁰. Quand on a affaire à des énoncés atomiques, descriptifs, du type : « La Lune est ronde », on conçoit bien le fait correspondant, mais, sauf à admettre l'existence de faits négatifs, l'usage de la négation n'autorise plus la correspondance et, par exemple, il est difficile de voir quel fait vérifie un conditionnel contrefactuel du genre : « Si j'avais pu intervenir, cela ne se serait pas passé comme cela »¹¹.

La deuxième objection, cruciale, met en cause la nature des termes de la relation de correspondance. Cette critique est au centre de l'analyse proposée par Frege en 1918 de la notion de vérité. Pour que la *relation* de correspondance ait un sens, il est nécessaire que ses termes soient de *même nature*. Donc, on ne peut comparer ce qui relève du langage, l'énoncé, de la représentation et ce qui relève du réel, le fait :

Un accord ne peut être total que si les choses en accord coïncident, donc ne sont pas de nature différente. On doit pouvoir prouver l'authenticité d'un billet de banque en l'appliquant par recouvrement sur un billet authentique. Mais tenter d'obtenir le recouvrement d'une pièce d'or par un billet de vingt marks serait ridicule. Le recouvrement d'une chose par une représentation ne serait possible que si la chose était, elle aussi, une représentation. Et si la première s'accorde parfaitement avec la seconde, elles coïncident. Or, c'est précisément

10 Cf. B. Russell (1926, chap. 13, 275).

11 Dans le même ordre d'idées, on peut soutenir que la procédure référentielle est tributaire non des seuls mots isolés, ni même de la phrase, mais de la langue conçue comme structure, au sens saussurien du terme cette fois. Dès lors, la question de l'isomorphie se déplace au niveau supérieur des relations langue/monde.

ce que l'on ne veut pas quand on définit la vérité comme l'accord d'une représentation avec quelque chose de réel. Il est essentiel que l'objet réel et la représentation soient différents. À ce compte, il n'y a pas d'accord parfait, pas de vérité parfaite. Il n'y aurait donc absolument rien de vrai, car ce qui est à moitié vrai n'est pas vrai. (Frege 1971, 172)

À cette critique, dirimante, de la relation elle-même, s'ajoute celle portant cette fois sur le statut du relaté. On peut en effet s'interroger sur le statut présupposé de réalité ultime, non discursive, du fait ainsi que sur la possibilité de sa connaissance directe, par accointance. Double interrogation donc : ontologique et gnoséologique.

Dans la philosophie de la représentation, la question de la nature du fait avait alimenté le débat entre Locke et Berkeley. Contre Locke, Berkeley mettait en cause la matérialité même des choses et donc leur indépendance par rapport aux idées :

Mais, direz-vous, bien que les idées elles-mêmes n'existent pas hors de l'esprit, il peut, cependant, y avoir des choses semblables à elles dont elles sont des copies ou des ressemblances, choses qui existent hors de l'esprit dans une substance non pensante. Je réponds qu'une idée ne peut ressembler à rien qu'à une idée ; une couleur, une figure ne peuvent ressembler à rien qu'à une autre couleur ou figure. Si nous regardons un tant soit peu dans nos pensées, nous trouverons qu'il nous est impossible de concevoir de la ressemblance si ce n'est entre nos idées. De plus, je demande si ces originaux supposés, ou choses extérieures, dont nos idées sont les peintures ou les représentations, sont eux-mêmes perceptibles ou non ? S'ils le sont, alors ce sont des idées et nous avons gain de cause, mais si vous dites qu'ils ne le sont pas, j'en appelle à quiconque pour savoir s'il est sensé d'affirmer qu'une couleur est semblable à quelque chose d'invisible, que le dur ou le mou sont semblables à quelque chose d'intangible et ainsi de suite. (Berkeley 1991, § 8)

Le pendant gnoséologique de cette question ontologique est celui du mode de connaissance des faits. Est en cause alors la possibilité d'une *présentation immédiate*, antépédicative, des faits, que ce soit sous forme de perception directe ou d'accointance. La critique contemporaine de l'empirisme et du réalisme naïf conduit à récuser toute possibilité d'accès direct aux « faits ». Sans même faire appel aux théories contemporaines de la perception, il suffit de rappeler par exemple que le « second » Wittgenstein prenait argument des illusions d'optique pour récuser le caractère neutre et direct de la perception. Le « voir » constitue une *expérience vécue* [*Erlebnis*] qui se révèle dès que se déploie la diversité des *aspects*, des points de vue possibles. Le canard de Jastrow¹² peut simplement être vu comme un canard, mais sous un certain *autre aspect*, il peut aussi être *vu comme* un lièvre :

Certaines choses relatives à la vision nous semblent énigmatiques parce que la vision en elle-même nous semble trop compréhensible. [.../...] Le concept d'aspect est apparenté au concept de représentation. En d'autres termes : le concept « Je le vois maintenant comme » est apparenté à « Je me représente maintenant *ceci* ». (Wittgenstein 1989, 345)

De ces arguments – et de bien d'autres encore¹³ – il semble que l'on puisse conclure comme Frege :

Ainsi échoue-t-on à tenter d'expliquer la vérité comme un accord. Mais tout autre tentative pour définir l'être vrai échoue également. (Frege 1971, 173)

12 Cf. Wittgenstein (1989, 2^e partie, XI, 326).

13. Par exemple, Russell et le premier Wittgenstein considéraient que les faits *atomiques* étaient *indépendants* les uns des autres. Wittgenstein s'aperçut rapidement, notamment à propos des couleurs, qu'il n'en était rien, ce qui le conduira à une conception actionnelle et holiste de l'*arrière-plan*.

Comme Moore et le Russell de 1903, Frege admit la vérité comme idée primitive *indéfinissable*. On sait cependant que Tarski parvint dans les années 30 à une définition logique rigoureuse de la vérité. Il convient donc de l'examiner pour apprécier en quoi elle peut apporter une première réponse à notre interrogation, proprement philosophique, sur la véridicité.

3. La définition logique de la vérité

Unique docteur de Lesniewski, Alfred Tarski, dans son article « Le concept de vérité dans les langages formalisés » de 1933, repris dans « La conception sémantique de la vérité et les fondements de la sémantique » en 1944, définit logiquement la vérité, plus précisément l'extension du terme « vrai » :

Il s'agit en effet – compte tenu de tel et tel langage – de construire une définition de l'expression « énoncé vrai », définition qui soit matériellement adéquate et formellement correcte. (Tarski, 1972, vol. 1, 159, trad. modifiée)

De cette définition, qui inaugure la sémantique formelle, nous ne retiendrons que quelques traits nécessaires à la construction du concept de véridicité.

Tarski définit les usages matériellement adéquats du concept de vérité au moyen de sa fameuse *Convention T* :

X est vrai si et seulement si *p*.

Il en résulte que la vérité est prédiquée d'un énoncé¹⁴ et constitue donc un métaprédicat. Et ce métaprédicat est tributaire du

14 Nous ne reprenons pas ici le choix par G. Kalinowski du terme de « proposition » pour traduire *zdanie* dans « Le concept de vérité dans les langages formalisés ». On notera que Tarski utilise dans l'article de 1944 « The Semantic Conception of Truth and the Foundations of Semantics » le terme anglais de « sentence », et que, dans l'article de 1933, il prend soin de préciser qu'il s'agit d'une « entité linguistique », cf. p. 163, note 3.

langage dans lequel l'énoncé en question prend sens. La vérité ne s'applique qu'à des objets langagiers.

Comme on le sait, Tarski assigne des conditions de correction formelle au langage en jeu¹⁵. Mais nous importe seulement ici le fait, simple et fondamental, selon lequel *la vérité est relative à un langage donné*. On ne saurait donc plus parler de vérité en soi ou, comme le faisaient Descartes et les représentationalistes, d'idées vraies appréhendées indépendamment de toute expression langagière. *Ab initio*, la vérité n'advient que dans et par un langage :

C'est ce que les hommes *disent* qui est vrai et faux ; et ils sont d'accord dans le *langage* qu'ils utilisent. (Wittgenstein 1989, § 241)

On obtient là le premier trait, proprement fondamental, du concept de véridicité : la vérité doit pouvoir se *dire*.

Toutefois, nous pouvons encore faire un pas de plus en compagnie de Tarski en nous interrogeant sur l'interprétation *philosophique* de sa définition logique du métaprédicat de vérité. Il s'agit notamment de savoir si sa définition justifie logiquement l'interprétation correspondantiste. Des lecteurs peu scrupuleux n'hésitent pas à trancher par l'affirmative¹⁶. De fait, au début de son article de 1933, Tarski voulant « rendre justices aux intuitions aristotéliennes », évoque la définition correspondantiste traditionnelle et, dans celui de 1944, il se réfère explicitement à la « conception classique aristotélienne de la vérité »¹⁷. Il indique qu'il s'est inspiré de cette intuition initiale pour construire sa définition. En bon élève de Lesniewski, il a inauguré sa réflexion par Aristote (recourant par là-même à la méthodologie prônée par Aristote ! *cf. supra*, 01). Mais cela ne permet en rien

15 On sait que, pour éviter les paradoxes, ce langage doit être *formellement spécifiable* et *sémantiquement ouvert* (distinguant des *niveaux de langage*).

16 C'est notamment le cas de Popper, *cf. Conjectures et Réfutations*, 331.

17 *Cf.* respectivement pages 162 et 270.

d'en inférer que sa fameuse convention *T* *doive* s'interpréter en termes correspondantistes, tels :

L'énoncé « la neige est blanche » est vrai si et seulement si le *fait* est que la neige est blanche.

En réalité, si Tarski part bien de l'intuition aristotélicienne à titre heuristique, il aboutit à une définition purement logique. Cela ne veut pas dire que sa définition récuse l'interprétation correspondantiste. Comme on vient de le voir, une telle interprétation est parfaitement possible. Mais – et c'est là l'essentiel – *d'autres le sont tout autant*. La définition formelle de Tarski autorise plusieurs interprétations et, en cela, s'avère *philosophiquement neutre* :

En fait, la définition sémantique de la vérité n'implique rien concernant les conditions sous lesquelles un énoncé tel que « La neige est blanche » peut être asserté. Elle implique seulement que toutes les fois que nous assertons ou *rejetons* cet énoncé, nous devons être prêts à asserter ou à *rejeter* l'énoncé corrélatif : « L'énoncé "La neige est blanche" est vrai ». Ainsi pouvons-nous accepter la conception sémantique de la vérité sans abandonner nos positions épistémologiques quelles qu'elles soient. Nous pouvons demeurer des réalistes naïfs, des réalistes critiques ou des idéalistes, des empiristes ou des métaphysiciens – tout ce que nous étions auparavant. La conception sémantique de la vérité est *entièrement neutre* par rapport à toutes ces attitudes. (Tarski 1972-1974, vol. 2, 295, traduction modifiée, nous soulignons)

Techniquement, la définition logique tarskienne n'impose que l'*assertabilité* de l'énoncé en question. Cette définition est philosophiquement neutre en ce qu'elle n'engage pas sur les *conditions* d'assertabilité de cet énoncé. Elle signifie que lorsqu'on asserte le métaénoncé « "La neige est blanche" est vrai », on est prêt à asserter l'énoncé « La neige est blanche ». Réciproquement, l'assertion du métaénoncé « "La neige est blanche" est

faux », requiert le *rejet*, la dénégation de l'énoncé « La neige est blanche ». En fidèle héritier de la tradition twardowskienne, Tarski met sur le même plan acceptation et rejet [*odrzucenie*], assertion et dénégation. Si la négation relève du contenu de l'énoncé, la fausseté relève bien d'un acte véridictionnel de rejet, de dénégation¹⁸. Dès lors, la question du vrai et du faux se réduit à celle d'un *engagement véridictionnel* sur l'énoncé : son assertion ou sa dénégation¹⁹. Mais Tarski ne va pas plus loin. Il convient en effet de distinguer la question sémantique d'une *définition* du prédicat de vérité de celle, gnoséologique, de l'élaboration d'un *critère* de vérité²⁰.

In fine, la définition tarskienne ne s'avère pas purement *décisionnelle* puisqu'elle ne réduit pas l'attribution de la vérité à un simple énoncé²¹, mais à un *acte d'engagement* sur cet énoncé :

-
- 18 On ne confondra pas l'opérateur logique de négation avec l'acte pragmatique de dénégation. Pour sa définition, cf. notre article « La genèse logique du concept de dénégation de Frege à Slupecki », dans R. Pouivet & M. Rebuschi (2006).
- 19 Assertion et dénégation constituent des actes d'*estimation* par lesquels le locuteur s'engage véridictionnellement. Il peut aussi se désengager par une simple *considération*. Sur la logique pragmatique des actes véridictionnels et son axiomatisation en un *hexagone alternatif* des oppositions, cf. D. Vernant (2008, chap. VI & Annexe).
- 20 Cf. Roger Martin (1964, chap. V, 92-9) : « Quand nous nous demandons si une phrase d'une langue étrangère est vraie au sens usuel du mot, nous commençons par la traduire et nous examinons ensuite si sa traduction est vraie. Nous dirons ainsi que *Es regnet* est une phrase allemande vraie si et seulement si il pleut .../... Il est bien évident en effet qu'une définition sémantique de la vérité ne prétend pas tenir lieu de critère de vérité : dire "Es regnet" est vrai "si et seulement si il pleut" n'a jamais permis à personne de savoir s'il pleuvait ou non. Il en va de même quand on traduit, non une langue étrangère, mais une langue formelle. On ne peut donc reprocher à la sémantique de ne pas aider à résoudre un problème qui est en dehors de son domaine ».
- 21 On prendra ainsi garde au fait que « Il est faux que *p* » n'est pas équivalent à $\sim p$. La question du faux (comme du vrai) se pose en termes de jugements exprimés par des actes de discours (assertion et dénégation) et non des seuls contenus propositionnels.

L'énoncé « la neige est blanche » est vrai si et seulement si l'on a des raisons d'asserter que la neige est blanche²².

Comme on le constate, l'approche tarskienne présente le grand mérite de bien poser la question de la vérité et d'en fournir la définition sémantique initiale. Pour autant, elle est loin d'épuiser l'interrogation philosophique. Il importe maintenant, avant même d'en venir aux critères de véridicité, de s'interroger sur le concept d'assertabilité sur lequel se clôt la définition logique.

4. Dimension pragmatique de la véridicité

Dans une perspective strictement logique, on conçoit aisément que les porteurs de vérité soient les énoncés d'un langage artificiel dont on s'est assuré de la correction formelle et de l'ouverture sémantique. Il ne saurait en être de même dès lors que l'on s'intéresse à la vérité dans une perspective pragmatique mettant en jeu la langue naturelle et son utilisation effective dans un contexte actionnel déterminé. Sur quoi porte alors le prédicat de vérité ? Des éléments de réponse sont fournis par Austin dans son article de 1950 sur « La vérité »²³.

Pour lui, la vérité s'applique non à une proposition logique, ni même à un énoncé sémantique, mais à une *énonciation* en tant qu'*acte* d'énonciation daté et situé :

Une énonciation est faite, et cela constitue un événement historique : l'énonciation par un certain locuteur ou écrivain de certains mots (une

22 À noter que la théorie standard des actes de discours assigne à l'assertion pour *condition préparatoire* que « le locuteur a des raisons de croire en la vérité du contenu propositionnel », D. Vanderveken (1988, chap. IV, 127).

23 À noter que, dans cet article, Austin recourt à la « méthode Aristotélicienne » en s'interrogeant d'abord sur le qualificatif de « vrai », puis en réinterprétant le correspondantisme, Cf. Austin (1994, 92-102).

phrase) adressée à un public, qui font référence à une situation ou à un événement, *etc.*, historique²⁴. (Austin 1994, 97)

Le même *énoncé* « C'est à moi », ayant une signification sémantique fixée abstraitement, peut engendrer deux *énonciations* qui, selon le locuteur et la situation, peuvent recevoir des valeurs de vérité différentes²⁵. Reste qu'Austin est conscient du fait selon lequel la vérité n'est pas en cause dans toute forme d'énonciation. Aussi exclut-il explicitement :

Une formule d'un calcul, une énonciation performative, un jugement de valeur, une définition, ou encore quand [l'énonciation] fait partie d'une œuvre de fiction. (Austin 1994, 109)

Hormis celui du jugement axiologique²⁶, les autres cas relèvent tous à divers titres de stratégies pragmatiques de *désengagement*. Ceci confirme que la vérité n'est en jeu que dans le cas d'énonciations *déclaratives* exprimant un *engagement véridictionnel* du locuteur, donc dans les cas d'assertion ou de dénégation par lesquels le locuteur admet ou rejette la vérité de ce qu'exprime le contenu propositionnel. On obtient ainsi la version pragmatique de l'assertabilité tarskienne.

Mais Austin fait un pas de plus en spécifiant que la vérité engage un rapport entre les mots et *le monde*²⁷. D'une certaine

24 Nous traduisons *statement* par « énonciation » et non, comme le traducteur, par « affirmation » (au sens usuel) dans la mesure où nous réservons ce terme pour nommer l'opération logique opposée à la négation. Comme on va le voir, il s'agit en fait d'énonciations *déclaratives* visant la vérité.

25 « On peut utiliser la *même* phrase pour faire des énonciations *différentes* (je dis : "C'est à moi", vous dites : "C'est à moi" »), cf. Austin (1994, 96).

26 Nous ne pouvons ici poser la question des valeurs qui se distingue de celle de la vérité, de même qu'on ne saurait confondre pragmatique et éthique, cf. notre article : « Trois remarques sur le langage et la morale, ou l'apport de la pragmatique à la métaéthique », dans J.-Y. Goffi éd. (2005).

27 Cf. « La vérité », p. 97 : « Il doit exister autre chose que des mots à propos de quoi communiquer au moyen des mots : on pourrait l'appeler "le monde" ». Chez Searle, cette nécessité du monde comme corrélat référentiel prend la forme d'une *présupposition*. Pour

façon, on retrouve alors l'interprétation correspondantiste. Mais celle-ci est fortement amendée et c'est précisément en cela qu'elle nous intéresse ici. En effet, Austin insiste sur le fait que ce rapport des mots au monde n'est en rien de simple dépicition :

Pour être vraie, une énonciation n'a pas plus besoin de reproduire, disons, la « multiplicité », ou la « structure », ou la « forme » de la réalité qu'un mot n'a besoin d'être onomatopéique, ou l'écriture pictographique. Supposer qu'il en est ainsi, c'est tomber à nouveau dans l'erreur qui consiste à retrouver dans le monde les caractéristiques de la langue. (Austin 1994, 101-102)

Le rapport au monde est un rapport *référentiel*, de nature conventionnelle. Il met en œuvre des *conventions descriptives* générales relevant du *type* de situation et d'événement, ainsi que des *conventions démonstratives*, indicielles, particulières relevant de l'*occurrence* idiosyncrasique de l'événement en cause :

On dit d'une énonciation qu'elle est vraie quand l'état de choses historique auquel la relie les conventions démonstratives (celui auquel elle « fait référence ») est du même type que celui auquel les conventions descriptives relient la phrase utilisée pour faire cette énonciation²⁸. (*Ibidem*, 98)

On remarquera ici le statut très particulier assigné au fait : c'est un état de choses ou un événement qui n'est pas *donné* mais *établi* :

Quand un détective dit : « Voyons les faits », il ne se met pas à quatre pattes sur le tapis, mais commence par énoncer une série d'énonciations ; on parle même d'« établir les faits ». (*Ibidem*, 99)

Le fait ne saurait s'atteindre autrement que par une *description* langagière :

une analyse critique de la conception searlienne du monde dans ses dimensions physiques et sociales, cf. C. Cagnat (2004).

28 Les conditions démonstratives explicitent la dimension indexicale, partant pragmatique, que négligeait Tarski (cf. l'énonciation « C'est à moi »).

Quand une énonciation est vraie, il existe bien sûr un état de choses qui la rend vraie, tout à fait distinct de l'énonciation vraie qui en rend compte ; mais il est tout aussi sûr que nous ne pouvons décrire cet état de choses qu'avec des mots (soit les mêmes, soit, avec de la chance, d'autres). Je ne peux décrire la situation dans laquelle il est vrai de dire que j'ai la nausée qu'en disant que c'est une situation dans laquelle j'ai la nausée (ou j'éprouve des sensations de nausée). Toutefois, entre affirmer, même sincèrement, que j'ai la nausée et avoir la nausée, il y a un gouffre profond. (*Ibidem*, 100).

On mesure ici l'importance cruciale du dire dans le processus véridictionnel. L'enjeu est bien celui de *l'établissement du fait* par le discours, par le dire. Le fait n'est pas donné en soi, mais résulte d'une construction d'abord de nature langagière²⁹. Les prédicats de vérité et de fausseté portent sur ce qu'on *dit* du « monde » et engagent une acceptation ou un refus d'une *description* proposée d'un « fait » singulier. Sous cet angle, la vérité n'est pas seulement relative à une langue, mais aussi et surtout à son *utilisation pragmatiquement située et datée*. Dès lors, la vérité admet des degrés et ce qu'Austin appelle des « dimensions » différentes :

Est-il vrai ou faux que Belfast est au nord de Londres ? Ou que la Voie Lactée à la forme d'un œuf au plat ? Ou que Beethoven était alcoolique ? Ou encore que Wellington a gagné la bataille de Waterloo ? Le succès des énonciations varie, tant en degré qu'en dimension ; les énonciations correspondent toujours plus ou moins approximativement aux faits, de différentes manières en différentes circonstances, à des fins différentes. (*Ibidem*, 108)

Le degré et le type d'engagement véridictionnel varie ainsi selon le contexte pragmatique, notamment le locuteur, l'auditeur, leurs intentions, la situation et les fins poursuivies,

29 Cf. Austin (1994, 105) : « La relation entre l'énonciation que *p* et le monde, assertée par l'énonciation que *p* est vraie, est une relation *purement conventionnelle* (relation "établie par la pensée") ».

etc. Dire que « la France est hexagonale » peut satisfaire le maître d'école, non le géographe³⁰. Les faits, en tant que corrélats d'énonciations vraies, sont ainsi *construits* dans et par le discours.

Ayant établi que la vérité était relative non seulement à la langue, mais aussi et surtout à son usage discursif, nous avons progressé dans l'examen de sa dimension foncièrement véridictionnelle. Mais cela ne saurait suffire. Pour stimulante qu'elle soit, l'analyse austinienne souffre, là comme ailleurs, de son défaut congénital : le *monologisme*. La question de la vérité n'est traitée que du point de vue des actes véridictionnels du seul locuteur et le discours relève de la seule utilisation de la langue par le locuteur. Ainsi l'analyse demeure-t-elle abstraite dans la mesure où l'établissement effectif de la vérité relève d'un jeu dialogique engageant au moins deux interlocuteurs. Il reste donc à revenir sur cette dimension dialogique de la véridicité.

5. Le jeu dialogique de la véridicité

La vérité s'exprime par des actes véridictionnels d'assertion ou de dénégation, mais se joue et s'établit par des procédures dialogiques de référence et de décision.

Dès 1979, dans ses *Dialogiques*, Francis Jacques avait montré que les questions du sens et de la référence³¹ se négociaient dans *l'espace logique de l'interlocution* :

Le moment référentiel d'un dialogue est tout entier orienté vers la réponse qui doit faire accéder un individu, un lieu, un moment, à

30 Cf. « Performatif/Constatif » (1962, 280) où Austin parle de généraux et non du maître d'école !

31 Nous avons examiné la question de l'établissement dialogique de la référence dans notre article « La confrontation des croyances, la référence au monde : de l'analyse logique à l'approche dialogique », Vernant (1984, 141-154).

l'expression linguistique : une chose qui ne sera plus seulement celle du locuteur ou de l'allocutaire, mais une chose qui leur sera commune. Telle est l'opération propre du dialogue qu'une chose est élevée à la qualité de référent cependant qu'elle est identifiée comme celle dont nous parlons ensemble, à titre de co-référent. (Jacques 1979, 157-158)

Techniquement, il importe d'assigner aux actes de discours leur *fonction dialogique* et leur statut d'*interactes* négociés au cours du dialogue par les deux *inter*-locuteurs. Ainsi une même énonciation peut-elle se voir assigner une fonction assertive ou directive selon le cotexte dialogique. « Il fait chaud » peut avoir fonction d'assertif proposant un simple constat, mais aussi, et souvent, acquérir dans un contexte donné une fonction directive d'ordre indirect adressé à l'interlocuteur qui, près de la fenêtre, peut remédier à la situation. Selon le contexte, on peut aussi hésiter entre un assertif et une question, *etc.* Dès lors, l'engagement véridictionnel est proposé par le locuteur à un interlocuteur qui l'entérine ou non.

Reste que l'enquête véridictionnelle requiert méthode et stratégie. La question devient alors celle non plus des interactes, mais de leur enchaînement. On se situe dès lors au niveau supérieur du *jeu dialogique* lui-même. On conçoit aisément que ce jeu s'ouvre par une *question initiale* suscitant une ou plusieurs suppositions ou hypothèses et se déroule en enchaînant assertions et/ou dénégations. La recherche et l'établissement de la vérité prennent alors la forme d'un jeu de langage particulier dont nous avons tenté d'établir les règles dialogiques³². Ce faisant, nous nous sommes inspirés de l'intuition initiale qu'ont eue Paul Lorenzen et Kuno Lorenz en « dialogisant » les procé-

32 Nous avons proposé une première formalisation de ces jeux dialogiques véridictionnels dans notre article : « Pour une Logique Dialogique de la Véridicité », (2004, 87-111).

dures de preuve de la logique formelle³³. Concevant désormais la démonstration logique en termes procéduraux et dialogiques, ils ont défini la validité logique comme *vérité établie par un dialogue formel* [*Dialogische Wahrheit*]. Prenons pour seul exemple la preuve dialogique du « principe » de non-contradiction :

	O		P
1.			$\sim (p : \sim p)$
2.	$(p : \sim p)$		
3.			?1
4.	p		
5.			?2
6.	$\sim p$		
7.			p [4]

Cet antique « principe » se démontre par l'absurde en assurant son attaque par l'Opposant et sa défense par le Proposant. En 2, l'Opposant, refusant la négation, doit assumer la conjonction des deux littéraux p et $\sim p$. En 3, le Proposant s'oppose à la conjonction en mettant en cause le premier conjoint (?1). Ceci contraint l'opposant à assumer p , ce premier conjoint. En 5, le proposant réitère l'attaque de la conjonction par celle du second conjoint (?2). En 6, l'Opposant doit alors assumer $\sim p$. Dès lors, en 7 le proposant n'a pas de peine à reprendre l'assertion p faite précédemment en 4 par l'Opposant et donc à gagner le jeu dialogique puisque l'Opposant ne peut plus rien faire. Ce « Principe » est valide – et constitue donc en fait un théorème – parce qu'il fait l'objet d'une *stratégie gagnante* du Proposant³⁴.

33 Pour une présentation pédagogique de la logique de Lorenzen-Lorenz, cf. G. Heinzmann, « La logique dialogique » (1992). À noter que la conception dialogique de Lorenz s'ancre en une philosophie pragmatiste d'inspiration peircienne et wittgensteinienne, cf. K. Lorenz, (1990).

34 Autrement dit, le Proposant gagne quelle que soit la stratégie choisie, cf. notre article (2004, 87-111).

On dispose désormais à la fois d'une définition et d'un critère de la vérité logique manifestant clairement que la *validité* est relative non seulement à une langue et un discours, mais surtout à une procédure dialogique de nature intersubjective.

Ce que nous venons de dire s'applique à la vérité formelle de nature logique qui ne requiert que des « jeux d'intérieur », c'est-à-dire des jeux autonomes, *indépendants de toute extériorité extra-langagière*. De ce point de vue, le jeu dialogique ne diffère pas de la partie d'échecs et la dimension langagière, discursive, et dialogique de l'établissement de la vérité formelle ne fait pas difficulté³⁵. La question lancinante demeure celle de la vérité dite « matérielle » qui requiert un rapport aux « faits » supposés extra-langagiers. Dans les années 70, Jaakko Hintikka avait proposé des « jeux d'extérieur » de recherche de la vérité conçus comme des dialogues entre le Moi et la Nature³⁶. Il nous est apparu que cette Nature ne pouvait intervenir comme partenaire du dialogue, mais comme *tiers* sanctionnant les propositions des joueurs. Cet amendement nous a permis d'élaborer une *Logique Dialogique Véridictionnelle* conçue comme un jeu capable de rendre compte aussi bien des démonstrations logiques que des enquêtes empiriques, aussi bien des dialogues formels que des discussions prosaïques³⁷. Intervient donc un *tiers* dans le dialogue qui assure la référence au « monde » indispensable pour sanctionner le travail discursif de déduction. C'est de cette relation à une extériorité extra-langagière qu'il convient *in fine* de rendre compte autrement qu'en termes correspondantistes. Pour ce faire, s'impose une analyse praxéologique.

35 On est dans le champ de la « vérité-cohérence ».

36 Cf. Hintikka (1968).

37. Pour une présentation récente de notre *Logique Dialogique de la Véridicité*, cf. Vernant (2008, chap. IX).

6. Dimension praxéologique de la véridicité

L'antique interprétation correspondantiste posait une bonne question en s'interrogeant sur la relation du discours au « fait », mais elle n'apportait pas la bonne réponse en thématissant cette relation en termes de correspondance, et, corrélativement, en considérant les « faits » comme des données directement accessibles dans une perspective naïvement réaliste.

6.1. La pluralité des mondes

La première illusion de l'interprétation traditionnelle consiste à prétendre apporter une réponse simple et *unique* à la question de la vérité. Qui pourra croire que les procédures de vérification sont les mêmes pour le physicien, le chimiste, le biologiste, l'économiste, le politicien, le juriste, le médecin, le plombier, la cuisinière, *etc.* ? Les modalités de recherche et d'établissement de la vérité constituent des procédures dialogiques et intersubjectives qui dépendent des champs considérés et des types de problèmes rencontrés. Il importe donc de tenir compte de la spécificité des *registres de véridicité*. Dès lors, le réalisme naïf selon lequel il ne saurait exister qu'un seul et unique monde, le même pour tous, relève d'une généralisation indue. Selon le régime de véridicité en jeu, les problèmes ne sont pas les mêmes, ni les stratégies utilisées, ni *les mondes* construits en commun.

Comme le proposait Austin, la vérité est multiple en ce qu'elle requiert un critère portant sur des énonciations « historiquement » caractérisées par les interlocuteurs en cause, le contexte, la situation, le problème, *etc.* Suivant Goodman, on peut dire que chaque type de discursivité possède son propre

critère de *correction*, les diverses formes de véridicité n'en étant que des modalités particulières³⁸.

Ce pluralisme s'étend naturellement au statut du « réel ». Il n'y a pas un monde en soi, mais des *versions de mondes*. Chaque configuration discursive et actionnelle construit sa version de monde. Le monde du scientifique n'est pas celui du métaphysicien, du religieux, du politique, *etc.*

Ce n'est pas la peine de se lamenter, le monde n'existe bel et bien plus, et avec lui les stéréotypes ridicules de l'absolutisme, ces idées absurdes qui font de la science un effort pour découvrir l'unique réalité prête à consommer (malheureusement on ne l'a jamais découverte) et de la vérité l'accord avec cette réalité inaccessible. Ont disparu elles aussi les notions de donné pur, de nécessité inconditionnelle, d'unique perspective correcte, d'unique système possible de catégories.

Où vivons-nous si le monde n'existe pas ? On pourrait répondre « dans un monde », ou mieux « dans plusieurs mondes ». De même qu'on peut nier l'existence du nombre entre 2 et 7 sans nier qu'il y ait des nombres entre 2 et 7, on peut nier l'existence du monde sans nier qu'il y ait des mondes. Vouloir décrire le monde est aussi sans espoir que de vouloir trouver le nombre entre 2 et 7. (Goodman & Elgin 1990, 51)

Pour autant, ceci ne signifie pas qu'il n'y ait rien en dehors des mots. Ce serait retomber dans une position idéaliste, tel l'immatérialisme de Berkeley. La connaissance n'est pas contemplation pure, exercice exclusivement intellectuel, mais *activité* fondamentalement intéressée, *pratique* interactionnelle et transactionnelle. Interactionnelle, elle s'avère procédures intersubjectives et dialogiques de constructions symboliques et rationnelles. Transactionnelle, elle se déploie en un constant échange actionnel avec le monde que les agents co-construisent.

38 On se rappellera que déjà Cassirer avait thématiqué la multiplicité des formes symboliques : mythes, religions, arts, sciences, *etc.* (1972).

Biologiquement, cette transaction produit les systèmes d'adaptation de l'organisme humain à son environnement [*Umwelt*]. Scientifiquement, les transactions sont méthodologiquement et technologiquement réglées par l'expérimentation, d'ailleurs soumise aux intérêts culturels, économiques, sociopolitiques du moment. Nous ne pouvons appréhender nos mondes qu'à travers des constructions symboliques ou sub-symboliques, que ce soient les stratégies perceptives que l'Homme a élaborées au cours de son évolution, ou ses théories scientifiques les plus sophistiquées. Toutes nos versions de mondes ne sont que les modalités plurielles, provisoires, et contingentes par lesquelles nous opérons nos inter- et transactions dans les mondes que nous partageons.

6.2. Mondes & formes de vie

Les interlocuteurs engagés dans un dialogue construisent progressivement ensemble une « image du monde » qu'ils partagent plus ou moins momentanément. Bien entendu, cette « image », qui résulte des interactions langagières, possède une dimension discursive et donc représentationnelle. Les interlocuteurs discutent les objectifs, la situation, les méthodes, et s'entendent sur les solutions à mettre en œuvre. Mais elle possède une dimension fondamentalement *transactionnelle* et pas simplement *interactionnelle*³⁹. Cette image du monde constitue l'*arrière-plan* qui fournit aux agents l'ensemble des contraintes et des latitudes d'action :

Mais cette image du monde, je ne l'ai pas parce que je me suis convaincu de sa rectitude ; ni non plus parce que je suis convaincu de sa rectitude. Non, elle est l'arrière-plan dont j'ai hérité sur le fond duquel je distingue le vrai et le faux. (Wittgenstein, 1976, § 94, 49)

39 Nous avons proposé une définition du dialogue en terme d'interaction langagière à finalité transactionnelle, à la fois intersubjective (reconnaissance mutuelle des interlocuteurs) et intramondaine (co-action des agents sur le monde qu'ils partagent), cf. Vernant (1997).

On ne saurait donc négliger ce *socle transactionnel*. Outre le réalisme naïf, l'interprétation traditionnelle s'empêtre dans un représentationnalisme unilatéral alors que l'enjeu véridictionnel est actionnel :

Or fonder le témoignage de ces preuves, le justifier, cela connaît un terme : mais le terme, ce n'est pas que certaines énonciations nous apparaissent à l'évidence comme vraies immédiatement. Donc, ce n'est pas, de notre part, une sorte de voir ; le terme, c'est notre action que se trouve à la base du jeu de langage. (*Ibidem*, § 204, 67-68, trad. modifiée)

Les mondes que les interlocuteurs co-construisent s'inscrivent dans des formes de vie historiquement déterminées qui institutionnalisent les rapports des interlocuteurs entre eux et avec leurs mondes. De ces formes de vie dépendent les intentions et les modalités d'action des agents, c'est-à-dire la finalité de leurs transactions, mais aussi le *sens* profond de leurs interactions. Ce sens, loin d'être épuisé par la signification sémantique qui gît dans le lexique, ni même par la force illocutoire de l'acte de discours, relève des *latitudes d'action* qu'offre l'image du monde en jeu.

6.2.1. *L'univers du quotidien*

Considérons l'univers de notre vie quotidienne. Les conversations les plus banales tissent l'image de notre univers le plus prosaïque. Dans cet univers, sont distingués des « objets » : tables, chaises, tasses, *etc.* Ces objets constituent les références de notre vocabulaire usuel. On dira alors que l'objet chaise est la référence du nom chaise. Et l'on définira discursivement le concept de chaise comme un « Siège à dossier, sans bras »⁴⁰. L'on distingue la chaise du fauteuil, du tabouret, *etc.* Mais, ce

40 C'est la définition du *Dictionnaire de l'Académie Française*. Rappelons qu'une définition de dictionnaire est une *déclaration* qui a pour fonction de fixer, institutionnaliser, la signification *sémantique* d'un mot.

faisant, on reste au seul niveau du discours et des représentations qu'il suscite. Or, pas plus que le concept de chien ne mord, celui de chaise ne permet de s'asseoir. *Hic est saltus* : il importe de prendre en compte le niveau intramondain qui seul assigne un *sens* pragmatique, c'est-à-dire une fonction pratique, aux objets qui conditionnent notre activité quotidienne. Une chaise est un objet dont la fonction principale est de fournir une assise permettant de se reposer. Le sens du mot chaise ne réside pas seulement dans le concept de chaise, mais d'abord et surtout dans le *faisceau des latitudes d'action* que l'objet en question autorise : s'asseoir, monter dessus, éventuellement même la lancer, caler une porte, *etc.* On distingue alors la chaise longue de la chaise de jardin, de bureau, de cuisine, de salon, *etc.* Et ces latitudes d'action s'inscrivent dans une forme de vie historiquement déterminée : on n'est plus à l'époque de la chaise de torture, de la chaise de poste, de la chaise à porteur, de la chaise-percée, *etc.* L'*objectité* se révèle ainsi moins conceptuelle qu'actionnelle :

Pour parvenir à une parfaite clarté dans notre conception d'un objet, il nous suffit donc de considérer quels effets concevables d'ordre pratique l'objet peut impliquer – à quelles sensations il nous faut nous préparer, et à quelles réactions nous devons nous attendre. Notre conception de ces effets, qu'ils soient à court ou à long terme, représente pour nous le tout de notre conception de l'objet, pour autant que cette conception possède une signification positive⁴¹.

Supposez qu'au fin fond de la cuisine pende à un clou un vieux chinois. La cuisinière y verra le moyen de décorer ses gâteaux, alors que sa petite fille imaginera là une étrange et

41 William James (1906, 46). Cf. aussi G. H. Mead (1963, 104) : « La signification d'une chaise est de s'asseoir dessus, la signification du marteau est de planter un clou » et (189) : « Notre expérience est dans l'objet autant qu'en nous » ; et Wittgenstein (1976, § 476) : « L'enfant n'apprend pas qu'il y a des livres, qu'il y a des sièges, *etc.*, mais il apprend à aller chercher des livres, à s'asseoir sur un siège, *etc.* ».

triste marionnette ! La question préjudicielle de l'objectivité se joue à ce niveau actionnel. Cette objectivité constitue la voie de l'objectivation du sens – non de la signification – des mots et des latitudes d'action. De même que la simple perception résulte d'un couplage dynamique entre action et sensation, la catégorisation des objets résulte des *activités*, socialement sanctionnées, de co-adaptation de l'organisme humain à son environnement :

L'objet apparaît au sujet de la perception comme ce qui fournit l'occasion d'un certain type d'interactions ; et le sujet de la perception utilise les objets, avec son corps et son esprit, selon les modalités qui sont ainsi rendues possibles. La forme et la fonction, normalement étudiées comme propriétés opposées, sont des aspects d'un même processus, et les organismes sont fortement sensibles à leur coordination. Les activités accomplies par l'acteur/sujet de la perception au moyen des objets du niveau élémentaire sont partie intégrante des formes de vie culturelles, consensuellement validées, de la communauté dans laquelle les humains et l'objet se situent – ce sont les activités du niveau élémentaire. (Varela, Thompson, Rosh 1993, chap. 8, 241)

En dessinant des latitudes d'action, la catégorisation objective contribue à orienter les intentions des agents qui émergent de la situation :

L'intention est inhérente à la situation, aux coutumes et aux institutions humaines. (Wittgenstein 1989, § 337, 233)

C'est le socle actionnel, historiquement et socialement déterminé, qui fournit un cadre aux intentions comme un sens au discours. Hors de son contexte actionnel, l'énonciation « Je vais couper le gazon » s'avère *praxéologiquement ambiguë*. Elle peut aussi bien signifier le fait pour le retraité dans son pavillon de banlieue de passer la tondeuse pour *tailler* la pelouse que l'action, fort différente, pour l'ouvrier dans un champ de production industrielle de gazon pour stades et espaces verts ur-

bains de *découper* des plaques ou des bandes d'herbe à replanter.

Cernant les intentions et déterminant le sens, ce même socle actionnel fournit les *certitudes* premières qui s'incarnent en des tropismes, habitudes, attentes et savoir-faire tacites. Ce n'est que lorsque ces savoir-faire s'avèrent inefficaces, ces attentes déçues que surgit – alors seulement – le doute et se pose la question de la vérité.

6.3. Les registres de véridicité

Chaque type de jeu de langage s'inscrit dans une forme de vie particulière qui lui donne sens et finalité. De même, les jeux dialogiques véridictionnels se déploient dans un cadre actionnel particulier. Nous ne saurions ici examiner tous ces jeux, ni même en étudier précisément certains. Il nous suffit d'en évoquer un pour marquer, à titre d'exemple, sa dimension constructive opposée tant au réalisme naïf qu'au représentationalisme.

6.3.1 *Registre scientifique*

Considérons le registre des sciences physiques pour rappeler les grandes lignes de la définition de l'objectivité scientifique. Dans ce registre, la critique de l'empirisme et du réalisme naïf est au moins aussi vieille que la barbe de Bachelard.

L'établissement de la vérité scientifique résulte d'un effort intersubjectif, mieux collectif, de l'« union des travailleurs de la preuve » associant les membres de la « société théoricienne » et ceux de la « société technique »⁴². Ce travail, à la fois théorique et pratique, déductif et expérimental, produit un monde nouveau, une *phénoménotechnique*⁴³ permettant de construire progressivement et effectivement la réalité scientifique :

42 Cf. 1965, 9. Peirce parlait à propos de l'enquête scientifique de « socialisme logique ».

43 Qui va de l'ampoule électrique à la « chambre à bulles ».

La science suscite un monde, non plus par une impulsion magique, immanente à la réalité, mais bien par une impulsion rationnelle, immanente à l'esprit. Après avoir formé, dans les premiers efforts de l'esprit scientifique, une raison à l'image du monde, l'activité spirituelle de la science moderne s'attache à construire un monde à l'image de la raison⁴⁴. (Bachelard 1934, 17)

On notera d'ailleurs que cette activité scientifique de création de monde prend des formes dialogiques. En effet, elle s'ouvre sur une question suscitant un problème :

Avant tout, il faut savoir poser des problèmes et quoi qu'on dise, dans la vie scientifique, les problèmes ne se posent pas d'eux-mêmes. C'est précisément ce *sens du problème* qui donne la marque du véritable esprit scientifique. Pour un esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question. S'il n'y a pas eu question, il ne peut y avoir connaissance scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit⁴⁵. (Bachelard 1967, chap. 1, 14)

Et la question se déploie en un « dialogue » entre raison et expérience :

Quel que soit le point de départ de l'activité scientifique, cette activité ne peut pleinement convaincre qu'en quittant le domaine de base : *si elle expérimente, il faut raisonner ; si elle raisonne, il faut expérimenter*⁴⁶. (Bachelard 1934, 7)

44 Voir aussi Peirce, (1958, vol. 5, § 407) : « L'opinion sur laquelle sont destinée à s'accorder finalement tous ceux qui cherchent (la communauté des savants) est ce que nous entendons par vérité et l'objet représenté dans cette opinion est le réel. C'est bien ainsi que j'expliquerais la réalité ».

45 Pour une approche récente qui considère qu'« au delà de la vérité », les sciences visent la « résolution de problèmes », cf. Laudan (1977).

46 On pourra trouver une analyse plus précise des procédures dialogiques des sciences contemporaines, en particulier des *controverses métathéoriques*, chez F. Jacques (1985), chap. XI.

On ne saurait donc confondre expérience première et expérimentation scientifique, réel fantasmé et réalité déduite et construite⁴⁷. La vérité scientifique est bien le résultat d'un double effort : *interactionnel* pour élaborer les hypothèses et établir déductivement les lois, *transactionnel* pour construire expérimentalement les faits.

Au terme, l'établissement conjoint de la vérité résulte non d'une correspondance simpliste conçue comme reproduction mimétique par des mots d'un fait relevant d'un monde unique et donné, mais d'un processus complexe, propre à chaque registre de véridicité, qui croise interactions discursives élaborant une description d'un état de choses et transactions intersubjectives et intramondaines résultant de pratiques effectives.

In fine, le fait [*factum*] n'est que l'accomplissement d'un faire [*facere*], et c'est l'*action* qui suture les relations du discours *et* de la vérité.

Ainsi, la définition proprement philosophique de la vérité ne saurait se limiter à une approche logique relevant de la sémantique formelle, ni même de la pragmatique des actes véridictionnels. Elle requiert une logique dialogique des jeux véridictionnels, logique, qui, pour enfin résoudre l'antique question de la « correspondance », s'appuie sur un complément praxéologique qui assure l'ancrage actionnel du jeu dialogique et fournit les critères d'établissement de la vérité selon le registre de véridicité en jeu.

47 Bien entendu, une analyse précise ne saurait se satisfaire de ce niveau de généralité, les procédures véridictionnelles de la physique ne sont pas celles de la chimie, de la biologie moléculaire, etc. Il existe des rationalités régionales : « Les concepts et les méthodes, tout est fonction du domaine d'expérience », Bachelard (1934, chap. IV, 139).

Références bibliographiques

- ARISTOTE (1967). *Topiques*. Paris : Belles Lettres [trad. par J. Brunschwig].
- AUSTIN John (1994). La vérité. In : *Écrits philosophiques*. Paris : Seuil, 92-112.
- AUSTIN John (1962). Performatif/constatif. In : *La philosophie analytique*, Colloque de Royaumont. Paris : Minuit, 271-304.
- BACHELARD Gaston (1934). *Le nouvel esprit scientifique*. Paris : PUF.
- BACHELARD Gaston (1967). *La formation de l'esprit scientifique*. Paris : Vrin.
- BACHELARD Gaston (1965). *L'activité rationaliste dans la physique contemporaine*. Paris : PUF.
- BERKELEY George (1991). *Principes de la connaissance humaine*. Paris : Garnier-Flammarion [trad. fr. Dominique Berlioz (1710)].
- BOUVERESSE Jacques (1976). *Le mythe de l'intériorité*. Paris : Éd. de Minuit.
- CAGNAT Cédric (2004). *La construction collective de la réalité*. Paris : L'Harmattan.
- CASSIRER Ernst (1972). *La philosophie des formes symboliques*. 1. *Le langage*. Paris : Minuit [trad. fr. par O. Hansen-Love & J. Lacoste de *Philosophie der symbolischen Formen*. Yale University Press, 1953].
- FREGE Gottlob (1971). Recherches logiques (I La pensée, II La négation). In : *Écrits logiques et philosophiques*. Paris : Seuil, 170-213 [trad. fr. par C. Imbert de *Logische Untersuchungen, (I Der Gedanke, II Die Verneinung)*. Kleine Vandenhoeck, Reine].

- GOODMAN Nelson & ELGIN Catherine (1990). *Esthétique et connaissance*. Paris : Éd. de l'Éclat [Recueil de cinq articles traduits par R. Pouivet].
- HEINZMANN Gerhard (1992). La logique dialogique. In : *Du Dialogue*, n° 14 des Recherche sur la philosophie et le langage. Paris : Vrin, 249-261.
- HINTIKKA Jaakko (1968). Language-Games for Quantifiers. In : N. Rescher (ed.), *Studies in Logical Theory*. Oxford : Blackwell [American Philosophical Quarterly, monography, 2].
- JACQUES Francis (1979). *Dialogiques, Recherches logiques sur le dialogue*. Paris : PUF.
- JACQUES Francis (1985). *L'espace logique de l'interlocution*. Paris : PUF.
- JAMES William (1906). *Pragmatism : a New Name for Some Old Ways of Thinking, Popular Lectures on Philosophy*. Longmans : Green & Co.
- LAUDAN Larry (1977). *La Dynamique de la science*. Bruxelles : Mardaga.
- LORENZ Kuno (1990). Un jeu de langage pour la logique. In : *Actes du Colloque Wittgenstein*. Paris : TER, 83-99.
- MARTIN Roger (1964). *Logique contemporaine et formalisation*. Paris : PUF.
- MEAD George (1963). *L'Esprit, le Soi et la Société*. Paris : PUF [trad. fr J. Cazeneuve, E. Karlin & G. Thibault, de *Mind, Self and Society from the Standpoint of a Social Behaviorist*. Chicago : Univ. Chicago Press, 1934].
- MULLER Robert (1988). *Introduction à la pensée des Mégariques*. Paris : Vrin.
- PEIRCE Charles Sanders. (1958) *Collected Papers*. C. Hartshorne & P. Weiss (eds). Cambridge, Mass. : Harvard U.P. [rééd. 1960].
- POPPER Karl (1985). *Conjectures et Réfutation*. Paris : Payot.

- RUSSELL Bertrand (1926). *L'analyse de l'esprit*. Paris : Payot [trad. fr par M. Lefebvre de *The Analysis of Mind*. London : Allen & Unwin, 1921].
- TARSKI Alfred (1972-1974). *Logique, sémantique, méta-mathématique' 1923-1944*. (sous la dir. G.-G. Granger). Paris : A. Colin (2 vols).
 In : vol. 1. Le concept de vérité dans les langages formalisés, 158-269 [trad. fr. G. Kalinowski (1933)].
 In : vol. 2. La conception sémantique de la vérité et les fondements de la sémantique, 267-305 [trad. fr. de *The Semantic Conception of Truth and the Foundations of Semantics*. In : *Philosophy and Phenomenological Research*, n° 4, 1944].
- VANDERVEKEN Daniel (1988). *Les Actes de discours*, Bruxelles : Mardaga.
- VARELA Francisco, THOMPSON E., ROSCH E. (1993). *L'Inscription corporelle de l'esprit, Sciences cognitives et expérience humaine*. Paris : Seuil.
- VERNANT Denis (1984). La confrontation des croyances, la référence au monde : de l'analyse logique à l'approche dialogique. In : *Dialogue, dialectique en philosophie et en droit*, Archives de philosophie du Droit, T. 219, Sirey, 141-154.
- VERNANT Denis (1986). *Introduction à la philosophie de la logique*. Bruxelles : Mardaga.
- VERNANT Denis (1997). *Du discours à l'action. Études pragmatiques*. Paris : PUF.
- VERNANT Denis (2001). *Introduction à la logique standard*, Paris : Flammarion.
- VERNANT Denis (2004). Pour une logique dialogique de la véridicité. In : *Cahiers de linguistique française* n° 26 : « Les modèles du discours face au concept d'action ». Genève : L. Filliettaz éd., 87-111.

- VERNANT Denis (2005). Trois remarques sur le langage et la morale, ou l'apport de la pragmatique à la métaéthique. In : J.-Y. Goffi (sous la dir.), *Hare et la philosophie morale : actes du Colloque organisé par le Centre de recherche « Philosophie, langage & cognition »*. Paris : Vrin, 159-176.
- VERNANT Denis (2006). La genèse logique du concept de dénégation de Frege à Slupecki. In : R. Pouivet & M. Rebuschi (sous la dir.), *La Philosophie en Pologne, 1918-1939*. Paris : Vrin, 151-178.
- VERNANT Denis (2008). *Discours et vérité, Analyses pragmatiques, dialogiques et praxéologiques de la véridicité*. Paris : Vrin.
- WITTGENSTEIN Ludwig (1989). *Investigations philosophiques*. Paris : Gallimard [trad. fr. par Pierre Klossowski de *Philosophische Untersuchungen*, Oxford: Blackwell, 1953].
- WITTGENSTEIN Ludwig (1976). *De la Certitude*. Paris : Gallimard [trad. fr. par J. Fauve de *Über Gewissheit*, Oxford : Blackwell 1969].